

ZYKE Cizia

Cizia Zykë est misogyne, alcoolique, cocaïnomane, amateur de putes, tabacomane, hâbleur, violent, raciste, trafiquant, tricheur, manipulateur, morphinomane, bagarreur, queutard, escroc, pédophile, brutal, menteur, mauvais écrivain et contrebandier : c'est, en fin de compte, un aventurier bandeur, à qui tout adolescent normal de treize ans rêve de ressembler.

« L'Afrique, c'est amusant. Désordonné, bruyant, cassé, bricolé. La chaleur écroule tout le monde et rien ne marche comme il le faut, mais c'est plutôt drôle quand on est de passage. Dans les petits villages, trois maisons, deux petits greniers ronds, les gens sont sympathiques. A notre arrivée, les gamins nous entouraient, tout sourire et la main tendue. Au début, je leur caressais la tête pour m'essuyer les mains. Maintenant, c'est par affection que je le fais. Les adultes se marrent tout le temps et on ne comprend rien à ce qu'ils racontent. Les femmes sont toujours prêtes à gagner honnêtement quelques francs, le pagne relevé, sans même enlever la bassine ou le tas de bois qu'elles ont sur la tête.

Domage que les bamboulas des villes soient aussi pénibles et imbéciles. A peine descendus de leurs arbres, ils se sont pris la civilisation dans la gueule, et cela ne leur a fait aucun bien. Les villes sont des repaires de violence, sans hygiène, sans organisation, où rien ne s'obtient sans argent. Ce sont des mondes absurdes, comme ces frontières tracées par les colonisateurs, leurs armées, leur administration, et tous les domaines où les Noirs se sont mis à singer leurs modèles. Les douaniers auxquels nous avons eu affaire étaient tous des enfoirés, tatillons et corrompus. Les flics, des salopards, les juges également.

[...]

Gao, c'est l'Afrique noire, c'est une toute petite ville. Nous traversons d'abord des ruelles de sable. Les maisons sont en pierre, marron pour la plupart. Il fait très chaud, et moite. Dans tous les coins d'ombre, des groupes de Noirs sont affalés, et la foule grouille aux abords du marché. A côté, le Niger, où les femmes lavent le linge. L'hôtel est juste derrière la berge.

C'est un grand bâtiment en dur, à l'africaine. Le même ciment jaune, écaillé et pourri qu'on retrouve partout. Les volets en ferraille verte sont fermés. Le parking est à l'arrière. J'y reconnais le camion de Wallid et la Méhari, garés avec d'autres voitures et camionnettes. Dès que nous descendons de la 404, un troupeau de filles accourt vers nous. C'est le repos du guerrier. De tous âges, en pagnes de toutes les couleurs, elles se bousculent et s'engueulent pour être les premières à nous vendre leurs services. Christian est surpris. J'en prends deux. La plus jeune, c'est pour le plaisir, si l'on peut dire. La plupart sont excisées, et leur passivité est à toute épreuve. La plus vieille c'est pour me frotter le dos.

Nous prenons deux chambres, sur la terrasse. Christian, sous le charme, égayé par le maigre coût des tchoukou-tchoukou, s'en est prix six.

[...]

Nos amis les nègres nous donnent quelques occasions de rigoler. En promenade, nous nous arrêtons un jour devant un vieux gag de bande dessinée. Perché dans un flamboyant, un type est en train de scier la branche sur laquelle il est assis, du mauvais côté.

‘Cent dollars qu'il tombe’.

Ni Jacky ni Chotard ne sont d'accord. Chotard pense qu'il va s'en apercevoir, quand même.

‘Cent dollars.

- Tenus’.

Nous avons patienté jusqu'au dénouement. Dans un grand fracas, la branche et le type se sont écrasés à nos pieds. Le Noir s'est relevé, s'est frotté la tête, nous a souri avant de ramasser son outil et de remonter.

Ces gens-là m'étonneront toujours ».

Parodie (Poche, 1987)

Sahara (Poche, 1986)

Oro (Poche, 1985)

